

La dévotion au Nom de Jésus au Moyen Âge : approches spirituelles et mentales, pratiques intermédiaires

Amaury Rapaly

Laboratoire CHEC (Centre d'Histoire « Espaces et Cultures »)

LA DÉVOTION au Nom de Jésus est ancienne. Elle est présente dès les origines dans le christianisme. On la retrouve dans les Actes des Apôtres, les Épîtres, puis dans la patristique et sous la plume d'auteurs du Haut Moyen Âge. Pourtant, elle prend une ampleur significative au XIII^e siècle, grâce à la conjonction de plusieurs facteurs. Pour ne citer que ceux qui intéressent notre propos, mentionnons l'apparition de nouvelles spiritualités, de nouvelles pratiques religieuses, de nouveaux acteurs avec notamment la naissance des ordres mendiants. Progressivement, un nouveau rapport à Dieu, à la prière s'installe. Les clercs, les fidèles, ressentent le besoin d'une spiritualité plus intérieure, plus intime, plus contemplative et dans le même temps, plus extravertie, puisque laissant libre cours aux épanchements de l'âme. Plongeant ses racines dans les dévotions et les méditations personnelles, ce regain de ferveur pour le Nom de Jésus investit le paysage liturgique et littéraire et se double d'une dimension iconographique avec le monogramme trilitère IHS¹.

Si nous reprenons la double signification du mot « médium » et les deux axes de réflexion qu'il sous-tend, le Nom de Jésus peut vraiment être considéré comme un médium au sens d'intermédiaire et de support. Intermédiaire, car la religion elle-même est un médium. Elle est le vecteur de communication entre le terrestre et le surnaturel. L'évocation du Nom de Dieu, de Jésus est une prière et en ce sens l'une des formes les plus expressives et les plus fortes de ce contact avec Dieu. Quelle est la singularité de la pratique que nous allons étudier ? Dieu s'est fait chair pour partager la condition humaine et sauver les hommes. Dire « Jésus », c'est rendre hommage à Dieu tout en établissant un lien personnel avec lui. C'est rendre l'inaccessible,

accessible. C'est gommer l'écart infini entre Dieu et les hommes en mettant le divin à la portée du terrestre. Aussi, évoquer le Nom de Jésus lorsque l'on parle d'intermédialité pourrait paraître incongru, voire hors de propos puisqu'il s'agit en d'autres termes de supprimer les intermédiaires entre Dieu et les hommes. Mais le Nom de Jésus peut justement être considéré comme le médium par excellence pour un chrétien.

Par ailleurs, cette dévotion, nous allons le voir, est protéiforme et constitue un support de choix pour une multitude de mode d'expression, de médias : qu'ils soient mentaux, oraux, écrits ; spirituels ou artistiques ; fruits de la ferveur solitaire ou collective. Chacun de ces éléments n'a véritablement de sens, de portée, de signification profonde que mis en relation avec les autres, ou rapporté directement à la sorte de « super médium » que constitue le Nom de Jésus, clé de voûte d'un paradigme intermédiaire.

Nous allons d'abord considérer les différents aspects de cette dévotion à travers les différents médias qu'elle utilise. Puis nous verrons en quoi ces médias interagissent et contribuent à l'édification d'une œuvre commune, d'un langage commun. Enfin, nous verrons quelles sont les forces transcendantes de ces médias, en quoi ils sont porteurs de sens².

La dévotion au Nom de Jésus, à la croisée des pratiques médiatiques

Littéralité, matérialité, oralité

La prière, la liturgie, le culte d'une manière générale, constituent de formidables champs d'étude pour l'intermédialité car la gamme de médias, de supports utilisés est très variée et pratiquement sans limite. Le culte englobe une multitude d'éléments : les accessoires, les ornements, les parfums, le décor ; également les gestes, les déplacements, la manipulation d'objet. Comme l'écrit Alain Rauwel, l'action liturgique est « un composé multisensoriel qui ne se reproduit jamais à l'identique »³ ; elle est en elle-même intermédiaire, mobilise une multitude d'éléments ayant tous la même origine et la même fin : Dieu. Même si cet aspect à lui seul mériterait notre attention, il s'agit ici de voir en quoi la dévotion au Nom de Jésus se distingue. Comme nous l'avons dit, elle est protéiforme. Bien entendu, il ne s'agit pas de se contenter de dresser un catalogue exhaustif des multiples formes de la

dévotion, auquel cas il faudrait simplement parler de plurimédialité ; mais passer par un bref inventaire est une étape nécessaire pour comprendre l'origine commune de ces médias, leurs interactions et les points de convergence.

Dans le cadre liturgique, la dévotion se singularise par sa spécificité : ce n'est pas une dévotion à Dieu, ou à Jésus, mais au Nom de Jésus. Cette dévotion a des prières qui lui sont propres. On peut citer les « litanies du Saint Nom de Jésus », dont une première ébauche apparaît au XIV^e siècle⁴. L'hymne *Jesu dulcis memoria*, composé au XII^e siècle et attribué à saint Bernard, connaît un grand succès et devient très populaire aux siècles suivants. Ces deux prières célèbrent la magnificence du Nom du Sauveur. Elles combinent une charge affective très forte avec des formules empreintes de lyrisme et de métaphores, ainsi qu'une grande profondeur théologique puisqu'elles reprennent les qualités supranaturelles du Nom divin et de son divin porteur. Ce passage très connu de l'hymne en est un bon exemple :

Jésus, ornement angélique,
 En l'oreille un doux cantique,
 En bouche un miel mirifique,
 Au cœur un nectar céleste.⁵

La dévotion se retrouve également dans les objets. C'est en effet une autre spécificité : c'est une dévotion qui est matérialisée, en grande partie grâce au monogramme IHS. On le retrouve sur les vêtements et objets liturgiques : chasubles, étoles, reliquaires, livres d'office, crucifix. La dévotion modifie les habitudes liturgiques, les habitudes artistiques et artisanales. Et ces objets, au-delà de leur fonction pratique, sont des vecteurs de diffusion de la dévotion. Citons l'exemple de la croix sigillaire de Colette de Corbie (religieuse du XV^e siècle) dont la fonction pratique, administrative, semble indissociable de ses dimensions symbolique et spirituelle. Ce sceau est une démonstration de sa dévotion au Nom de Jésus, un signe d'appartenance. On authentifie un acte, une lettre par un sceau. L'identité de Colette de Corbie est associée à celle du Christ. Il y a une véritable volonté de montrer son appartenance à Jésus. Elle sera d'ailleurs perçue par les autres au regard de son lien avec Jésus.



*Figure 1 : Croix sigillaire de Colette de Corbie
(Monastère de Poligny, début du ^{xv} siècle, collection particulière)*

La matérialité de cette dévotion dépasse le cadre purement liturgique pour investir le domaine artistique : la peinture, la poésie. On retrouve l'IHS mis à l'honneur sur les toiles de Fra Angelico, notamment *La couronne d'épines*⁶. Le poète Jean de Hovedena dans sa *Christiade* chante la beauté du nom du Fils⁷. Dans ces cas précis, la frontière est souvent ténue entre culte et expression artistique, mais cela n'en reste pas moins de l'art et illustre bien la multiplicité des formes prises par la dévotion, qui est écrite, peinte, sculptée et orale.

En effet, la prédication occupe une place très importante. C'est l'un des modes de communication privilégiés de l'Église. Dans une société où la plupart des individus sont illettrés, le passage à l'oral constitue une transposition concrète et efficace des productions intellectuelles et spirituelles des clercs. Ce n'est pas tel traité de théologie de Bonaventure⁸ qui va assurer une propagation, une « médiatisation » de la dévotion, mais bien la prédication.

Le dévot, un homme-médias

Nous avons déjà abordé les singularités de cette dévotion. Cependant, ce qui la distingue particulièrement des autres, c'est son immixtion dans le quotidien des fidèles et plus précisément des porteurs de la dévotion avec lesquels elle fait corps.

Elle fait corps, au sens figuré du terme. Elle va conditionner des comportements, des attitudes au quotidien. Au concile de Lyon en 1274⁹, l'Église demande qu'on incline la tête à la messe lorsque l'on entend le Nom de Jésus. Certains clercs vont faire de cet acte liturgique un acte du quotidien en effectuant ce geste même hors office. Ici, il faut insister sur la multiplicité des matériaux, tant physiques que mentaux dont dispose la dévotion. Dans l'exemple cité, la gestuelle et l'attitude de recueillement et de vénération qui l'entoure, constituent un intermédiaire sacré et singulier entre l'humain et le divin. Elles invitent le spectateur, le fidèle, à imiter le clerc et l'informent du caractère sacré du Nom.

La dévotion s'invite même dans les sentiments, les passions, les émotions, y compris les plus humaines et osons dire les plus triviales, telle la gourmandise. On rapporte que François d'Assise se passait la langue sur les lèvres lorsqu'il entendait le Nom de Jésus car il savourait ce nom. Ici c'est la délectation, la jouissance intérieure qui se manifeste extérieurement par cette langue passée sur ses lèvres qui relie l'homme à Dieu. On ne peut pas considérer cette délectation intérieure elle-même comme un médium. Mais la gestuelle qui l'accompagne, oui, car elle nous informe sur les sentiments du personnage et invite les témoins de la scène à adopter la même déférence. En cela, la dévotion est aussi une expérience collective, sociale. La marque de respect qui entoure le Nom de Jésus, l'IHS, devient un marqueur identitaire, à l'instar de la croix sigillaire de Colette de Corbie évoquée précédemment.

Faire corps au sens figuré, mais faire corps également au sens littéral du terme. Henri de Suso, grand mystique dominicain du XIV^e siècle, inscrit le Nom de Jésus sur sa poitrine. Le cœur est le lieu des sentiments, des affects. Il est la caisse de résonance des passions humaines et l'élément qui, avec l'âme, permet au chrétien d'aimer. Quel meilleur support, quel meilleur médium pour le fidèle et son Dieu, lequel fait de la charité, c'est-à-dire de l'amour de Dieu, la principale des vertus ? Le corps est un intermédiaire, par la bouche qui profère des louanges, par l'esprit qui médite sur la puissance du Nom de Jésus, par la chair qui sert de matériau brut à l'inscription.



Figure 2 : Henri du Suso gravant l'IHS sur sa poitrine
(Henri Suso à genoux, recevant une vision, Miniature, Bibliothèque Nationale et
Universitaire de Strasbourg, Inkunabel K. 7, vers 1470-1479)

En cela le corps est un médium mais aussi une sorte de contenant pour différents médias. À travers ces exemples, nous avons déjà brossé à grands traits les influences réciproques entre les différents médias. Nous allons développer maintenant ces aspects et montrer en quoi ces interactions génèrent habitudes, topoï, codes, puis normes et règles.

De l'élan à la norme, de l'expérience intermédiaire au paradigme

Codes, normes et logiques circulaires

Un sujet comme le nôtre ne saurait faire l'économie de l'intertextualité, la religion étant une longue chaîne invisible et intemporelle de mots, de citations, de textes sacrés. Le Nouveau Testament est souvent convoqué dans les textes traitant du Nom de Jésus : « Afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieus, sur la terre et sous la terre » ; « Tu enfanteras un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus ; c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés »¹⁰. Les occurrences sont encore plus nombreuses si l'on comptabilise celles où l'on évoque seulement le Nom du Christ, sans que soit

précisément mentionné le mot « Jésus » : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, je le ferai »¹¹. Ces exemples néotestamentaires font écho aux paroles de l'Ancien Testament, qui fait la part belle à la puissance et à la majesté du Nom divin : « Louez l'Éternel, invoquez son nom, publiez ses œuvres parmi les peuples, rappelez la grandeur de son nom »¹².

Pont entre les deux Testaments, les deux Alliances, le Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dépositaire de la puissance divine. Son nom est aussi respectable que celui du Père. Il est donc tout à fait normal que les marques de vénération et de ferveur dont bénéficiaient Dieu dans l'Ancien Testament soient transposées dans le Nouveau. Bien évidemment, les commentaires et les réflexions médiévales sur le Nom de Jésus s'appuient beaucoup sur les passages de l'Écriture Sainte. Ils s'appuient également sur des figures d'autorité, les Pères de l'Église, à l'instar de saint Augustin. Ce dernier, alors qu'il commentait l'ouvrage de Cicéron, l'*Hortensius*, déclara après un vibrant éloge :

Une chose seule ralentissait un peu mes transports ; le nom du Christ n'était pas là [...], sans ce nom, nul livre, si rempli qu'il fût de beautés, d'élégance et de vérité, ne pouvait me ravir tout entier.¹³

Il est intéressant de rapprocher ces propos de ceux de Bernard de Clairvaux à l'occasion d'un sermon sur le Nom de Jésus : « Un livre n'a point de goût pour moi, si je n'y trouve pas le nom de Jésus. Une conférence, un entretien ne me plaît pas si l'on n'y parle point de Jésus »¹⁴. Au-delà de la filiation intellectuelle directement repérable à travers les citations, on note l'élaboration d'un langage, d'un code commun. Saint Bernard et d'autres initient une sorte de suavité, de familiarité que l'on retrouve chez les autres personnages qui ont porté la dévotion. Les expressions « doux Jésus », « bon Jésus », « mon Jésus » établissent avec le Christ une relation plus étroite, avec une forte charge affective. On les retrouve chez François d'Assise, Bonaventure, Colette de Corbie. Parallèlement, on prend progressivement l'habitude d'utiliser directement le terme « Jésus », sans forcément lui accoler le terme de « Christ ».

Cette familiarité se retrouve transposée dans l'iconographie. On peut citer la bannière que Jeanne d'Arc arborait lors des batailles et qui portait l'inscription *Jhesus Maria*. Il paraît légitime de penser que sur un objet aussi solennel et officiel qu'une bannière, signe de reconnaissance et d'autorité, on aurait préféré une inscription comme « Seigneur Dieu » ou une autre formule plus solennelle. Or, c'est la simple mention des prénoms de Jésus et de sa mère qui suffit à faire de

l'étendard un signe de ralliement. On notera d'ailleurs que ce signe, utilisé de manière éphémère lors des batailles, devient un élément constitutif de l'identité de Jeanne, auquel elle est assimilée. L'illustration ci-dessous, réalisée par un homme de loi n'ayant jamais vu la pucelle, témoigne à la fois de la renommée de la dévotion de Jeanne pour le saint Nom et de la popularité du monogramme. En effet, sachant qu'elle avait une dévotion pour le Nom de Jésus et que ce dernier était inscrit sur sa bannière, le greffier Clément de Fauquembergue a naturellement représenté le monogramme IHS en lieu et place de *Jhesus*.



Figure 3 : Miniature représentant Jeanne d'Arc arborant sa bannière (Clément de Fauquembergue, Représentation de Jeanne d'Arc dans un registre du Parlement de Paris, Paris, Musée des Archives nationales, fac similé, n°447, 10 mai 1429)

Il est cependant nécessaire de distinguer les deux inscriptions et de ne pas opérer la même confusion. En effet, il serait tentant d'établir un lien direct avec Bernardin de Sienne et la dévotion à l'IHS. Jeanne rencontra le frère Richard, l'un des disciples de Bernardin. S'il a pu conforter Jeanne dans sa dévotion, il n'en est pas à l'origine. Les lettres de la pucelle portaient déjà l'entête *Jhesus Maria* avant cette rencontre. Par ailleurs, les frères mendiants passant à Domrémy, son village natal, diffusaient déjà la dévotion en distribuant des médailles de plomb où

était inscrit le Nom de Jésus. Ainsi, même si les deux pratiques renvoient in fine à la même dévotion, écrire *Jhesus Maria* et IHS sont deux choses distinctes.

L'iconographie peut aussi s'inspirer directement d'œuvres précises et non juste d'un état d'esprit. Les litanies du Saint Nom de Jésus comportent la formule « Jésus soleil de justice ». On retrouve chez Bernardin de Sienne, l'une des plus grandes figures de cette dévotion, une allusion directe à ce passage. Bernardin prêchait la dévotion au Nom de Jésus en exposant la *tavoletta*, une tablette représentant l'IHS nimbé d'un soleil, ce qui constituait une référence claire aux litanies. L'image forte de l'astre solaire représente ici la lumière, la vérité, la beauté. Seul Jésus peut combler le chrétien assoiffé de justice, car il est le juge le plus bienveillant, le plus puissant, le plus sage ; le seul à même de repousser les ténèbres de l'ignorance et du mal. Ce symbole est à rapprocher des paroles mêmes du Christ : « Je suis le chemin, la vérité, la vie »¹⁵. La *tavoletta* est l'expression de la puissance du Nom de Dieu, de Jésus, dont il est fait état dans les textes, au même titre que la délectation qui accompagne sa dévotion. Elle vient compléter en quelque sorte l'IHS et accroître sa visibilité. L'IHS bénéficie de la réputation de Bernardin de Sienne. Parallèlement, ce dernier, encore de nos jours, est indissociable de la dévotion au Nom de Jésus. On mesure son action à l'aune de cette dévotion. Ceci a des répercussions sur la manière de représenter Bernardin. L'image du saint et du monogramme sont inséparables. Les peintres vont systématiquement le représenter avec la *tavoletta* ou l'IHS, ce qui va contribuer à populariser la dévotion. On mesure donc la propension de la dévotion à créer des codes, des règles, des normes intermédiatiques et à nourrir des logiques circulaires.

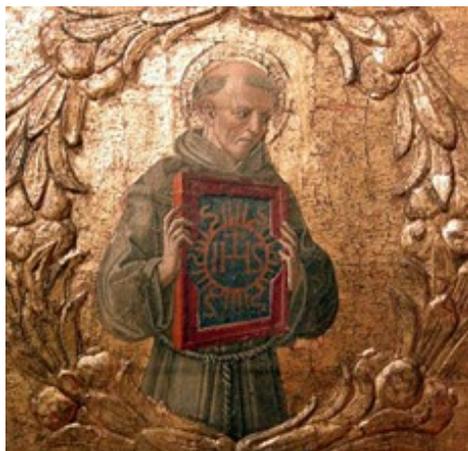


Figure 4 : Bernardin de Sienne tenant entre ces mains la tavoletta.
(Benvenuto di Giovanni, Bernardin de Sienne présentant le monogramme, Peinture sur bois, Metropolitan Museum of Art, Collection Robert Lelimari, vers 1475)

Produire du sens

Nous l'avons dit, une transposition s'effectue, depuis les logiques, les procédés utilisés avec les médias textuels, dans l'iconographie. Cette transposition s'effectue également à l'oral. On peut prendre l'exemple des exorcismes. L'exorcisme est un moyen de communication à part entière. Il permet de communiquer avec le diable (pour lui faire révéler des secrets et l'expulser), avec le possédé (on apprend des éléments sur sa vie, ses péchés), avec le public, puisque les exorcismes et le rituel qui l'accompagnent sont une mise en scène de la puissance de Dieu et de l'Église, une théâtralisation du combat contre le démon, une démonstration de force. Or, au début du Moyen Âge, on utilisait plus volontiers le Nom de Dieu ou des saints. Le Nom du Christ était utilisé, mais enchâssé dans des formules assez générales faisant allusion à la Trinité. A partir des XII^e-XIII^e siècles, on invoque directement le Nom de Jésus. Edmond de Cantorbéry¹⁶, François d'Assise, saint Antoine de Padoue¹⁷, tous l'invoqueront avec le même succès. À travers les exorcismes, on célèbre la puissance du Nom de Jésus.

D'une manière générale, rituels d'exorcismes mis à part, on retrouve de plus en plus le Nom de Jésus sous la forme de simples prières pour mettre en fuite le démon. Les exemples sont nombreux de saints, de simples moines, de chevaliers qui vont spontanément dire « Jésus » pour se libérer de l'emprise démoniaque. Ces multiples

anecdotes vont nourrir les *exempla*, ces histoires moralisantes qu'utilise le clergé dans la prédication. Elles vont créer un nouveau matériau médiatique et ainsi concourir à cette logique circulaire de transposition médiatique : passage d'un médium à l'autre et retour au médium initial.

Nous le voyons, la dévotion a voyagé. Elle est sortie des cœurs, des âmes de mystiques, de contemplatifs, d'érudits pour investir l'oralité. C'est en fait un long processus psychologique et intermédiatique où la réflexion intérieure de l'homme médiéval conditionne sa manière de s'adresser à Dieu et de le verbaliser. Les méditations sur le Nom de Jésus « modernisent » les modes de communication avec Dieu. Il semble pertinent ici de faire référence aux travaux de Jürgen Ernst Müller sur l'intermédialité. Ce dernier distingue trois phases dans la naissance d'un média : phase chaotique et floue, phase d'institutionnalisation et phase d'hybridation¹⁸. C'est exactement ce qui se passe pour le Nom de Jésus : bouillonnement mystico-intellectuel au tournant des XII^e-XIII^e siècles, avec une mise en condition spirituelle et mentale ; institutionnalisation au deuxième concile de Lyon en 1274, où la dévotion est officiellement prônée par l'Église et troisième phase où les ferveurs premières donnent naissance à des hybrides.

La reconnaissance officielle, aux plus hauts degrés de la hiérarchie de l'Église, dont bénéficie cette dévotion atteste la puissance, le pouvoir que l'on attribue, que l'on reconnaît au Nom de Jésus. C'est en cela que le paradigme intermédiatique que nous venons d'étudier est porteur de sens. Jürgen Ernst Müller, lorsqu'il conceptualise l'intermédialité, insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'additionner ou de juxtaposer les médias, ni même d'établir des liens, il s'agit de produire du sens¹⁹. Or le sens de cette dévotion, la force transcendante qui régit et orchestre les différents médias qu'elle utilise, c'est la puissance de Dieu, personnifiée par son Nom.

Cette toute-puissance du Nom de Dieu, du Nom du Christ est véritablement la force d'impulsion de ce phénomène spirituel, mental et social. À l'approche de la mort, l'homme médiéval dira « Jésus » par trois fois ; face au diable, on utilisera le mot « Jésus ». En définitive, la dévotion au nom de Jésus agit comme une sorte de catalyseur qui s'approprie n'importe quel matériau.

Pour conclure, faisons une dernière fois référence aux travaux de Jürgen Ernst Müller. Rappelons que la théorisation de l'intermédialité s'inscrit dans un contexte d'hyperspécialisation universitaire, corollaire d'une conception isolatrice des médias et des arts en général²⁰. Dès l'origine, elle a donc été pensée comme un outil interdisciplinaire,

susceptible de décloisonner les disciplines. L'étude de la dévotion au Nom de Jésus s'inscrit pleinement dans cette démarche. Elle fait appel à l'histoire de l'Église, des mentalités, de l'art, mais aussi à l'anthropologie, la sociologie, la psychologie. Pratique religieuse ayant Dieu pour sujet, elle est une interface de choix entre l'Homme et Dieu, l'Homme et le Diable, et entre les hommes. Son étude et son approfondissement ne sauront faire l'économie d'aucun moyen, d'aucun médium.

Nos recherches et le sujet traité ici nous font prendre conscience un peu plus de la vocation interdisciplinaire des sciences historiques et des sciences humaines d'une manière générale ; porteuses de sens en elles-mêmes, mais révélant leur véritable richesse en se nourrissant des pratiques des autres.

NOTES :

1 Le monogramme remonte aux sources du christianisme. Les Grecs utilisaient déjà le symbole IHΣ, correspondant aux trois premières lettres du prénom « Jésus » en grec. Lors de la traduction latine, il devient IHS, réinterprété comme signifiant *Jesus Hominum Salvator*.

2 Précisons que nous appréhendons le terme « médias » dans son acception la plus large, incluant par exemple le langage corporel, tout ce qui peut tenir lieu d'intermédiaire. Il était difficile de borner le sujet car lorsque l'on parle de religion, toute manifestation de ferveur peut être vue comme un intermédiaire. Il aurait ainsi pu paraître pertinent d'intégrer à notre étude la dimension psychologique du terme « médium ». Nous lui ferons une place, mais en tant que lieu d'interaction avec les médias, même si du point de vue religieux, la pensée peut être considérée comme un médium.

3 Rauwel Alain, « Rites et sociétés dans l'Occident médiéval », *Les médiévistes français*, n° 13, Paris, Picard, 2016, p. 17.

4 Dans la religion catholique, les litanies sont de longues énumérations de vertus, de qualités, du Christ, de la Vierge, des saints, suivies d'invocations. Ex : « Sainte Marie Reine des Vierges, priez pour nous ». Le Christ dispose de plusieurs litanies : litanies du Sacré-Cœur, du Précieux sang...

5 *Der Hymnus "Jesu dulcis memoria" in seinen lateinischen Handschriften und Nachahmungen, sowie deutschen Uebersetzungen*, éd. Wilhelm Bremme, Mayence, Kirchheim, 1899, XVI, p. 236.

6 Fra Angelico, *La Couronne d'épines*, huile sur toile, 55x39 cm, Cathédrale de Livourne, vers 1420.

7 Jean de Hovedena, « Pia digressio in laudem nominis Jesu », dans *Christiados rhythmicae libri sex*, éd. Ph. Boskier, Luxembourg, 1603, strophes 248-272.

8 Bonaventure de Bagnoregio. Docteur de l'Église, cardinal et ministre général des Franciscains, il est l'une des plus grandes figures de la théologie médiévale. Il est canonisé en 1482.

9 2^{ème} Concile de Lyon, Constitution *Decet domum Dei sanctitudo* publiée le 1^{er} Novembre 1274, dans *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*, éd. J. Mansi, t. 24, col. 98, n° 25.

10 Philippiens, 2, 10 ; Matthieu 1, 21.

11 Jean, 14, 13.

12 Isaïe, 12, 4.

13 Augustin d'Hippone, *Les confessions de Saint Augustin*, Livre III, chapitre IV, trad. L. Moreau et G. Bouissou, Paris, Débécourt, 1840, p. 86.

14 Bernard de Clairvaux, « Vertu merveilleuse du nom de Jésus-Christ pour les chrétiens fidèles dans toutes les adversités », *Œuvres complètes de Saint Bernard*, t. IV, trad. Charpentier, Paris, L. Vivès, 1867, p. 218.

15 Jean, 14, 6.

LA DÉVOTION AU NOM DE JÉSUS AU MOYEN ÂGE

16 Prêtre anglais (1170-1240), canonisé en 1246.

17 Prêtre portugais appartenant à l'ordre franciscain (1195-1231), il exerça une grande partie de son ministère en Italie. Il fut canonisé en 1232.

18 Müller Jürgen E., « L'intermédialité, une nouvelle approche interdisciplinaire : perspectives théoriques et pratiques à l'exemple de la vision de la télévision », *Cinémas*, vol. 10, n° 2-3, 2000, p. 105-134, p. 132, note 20.

19 *Id.*, « Vers l'intermédialité : histoires, positions et options d'un axe de pertinence », *Médiamorphoses. L'identité des médias en questions*, n° 16, 2006, p. 101.

20 « Le croisement des médias dans la production culturelle contemporaine va de pair avec un éventail d'avancées théoriques et méthodologiques » (Müller, Jürgen E., « L'intermédialité, une nouvelle approche interdisciplinaire : perspectives théoriques et pratiques à l'exemple de la vision de la télévision », *Cinémas*, vol. 10, n° 2-3, 2000, p. 106).